

Chapitre 12 – Histoires de familles, enjeu du récit autobiographique

Table des matières

Chapitre 12 – Histoires de familles, enjeu du récit autobiographique	1
Lire une œuvre intégrale : <i>La Place</i> , Annie Ernaux, 1983.....	2
Texte 1 La belle conversation, p. 285.....	2
Texte 2 Plus rien à se dire, p. 287.....	4
Texte écho Éribon, <i>Retour à Reims</i> , 2009, p. 288	6
Texte 3 L'imminence, p. 289	8
Texte écho Ernaux, <i>Les Années</i> , 2008, p.290	10
Étudier un groupement de textes : Père et mère dans les récits à la 1 ^{re} personne.....	11
Texte 1 Rousseau, <i>Les Confessions</i> , 1782, p. 291.....	11
Texte écho Maryse Condé, <i>La Vie sans fards</i> , 2012, p.292	13
Texte 2 Proust, <i>Du côté de chez Swann</i> , 1906, p. 293.....	15
Texte 3 Perec, <i>W ou le Souvenir d'enfance</i> , 1975, p. 294	17
Texte 4 Chalandon, <i>Profession du père</i> , 2015, p.296	19

Lire une œuvre intégrale : *La Place*, Annie Ernaux, 1983

Texte 1 La belle conversation, p. 285

***La Place* s'ouvre sur une scène inhabituelle : la narratrice va devenir professeur et enseigner la langue française à ses élèves. Elle s'éloigne de la classe sociale de son père. Ici, elle s'interroge sur la langue que parlait son père.**

Le patois¹ avait été l'unique langue de mes grands-parents.

Il se trouve des gens pour apprécier le « pittoresque du patois » et du français populaire. Ainsi Proust relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise². Seule l'esthétique lui importe parce que Françoise est sa
5 bonne et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures lui venir aux lèvres spontanément.

Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser en partie, même si son français n'était pas bon, c'était du français. Aux kermesses d'Y., des forts en bagout³,

10 costumés à la normande, faisaient des sketches en patois, le public riait. Le journal local avait une chronique normande pour amuser les lecteurs. Quand le médecin ou n'importe qui de *haut placé* glissait une expression cauchoise⁴ dans la conversation comme « elle pète par la sente » au lieu d'« elle va bien », mon père répétait la phrase du docteur à ma mère avec satisfaction, heureux de
15 croire que ces gens-là, pourtant si chics, avaient quelque chose de commun avec nous, une petite infériorité. Il était persuadé que cela leur avait échappé. Car il lui a toujours paru impossible que l'on puisse parler « bien » naturellement.

Toubib ou curé, il fallait se forcer, s'écouter, quitte chez soi à se laisser aller.

Bavard, au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il
20 s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant « n'est-ce pas » ou simplement « pas »
avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre
à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible⁵ du mot de travers,
d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet.

Mais il détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne
25 « voulaient rien dire ». Tout le monde à un moment disait : « Sûrement pas » à
tout bout de champ, il ne comprenait pas qu'on dise deux mots se contredisant.
À l'inverse de ma mère, soucieuse de faire évoluée, qui osait expérimenter,
avec un rien d'incertitude, ce qu'elle venait d'entendre ou de lire, il se refusait à
employer un vocabulaire qui n'était pas le sien.

Annie Ernaux, *La Place*, © Éditions Gallimard.

1. Langue régionale.
2. Françoise est la bonne du narrateur dans *À la recherche du temps perdu* (1913-1927), de M. Proust. Elle est inspirée de Céleste Albaret, servante de l'auteur.
3. Des hommes à l'aise à l'oral pour convaincre ou tromper leurs interlocuteurs.
4. Du pays de Caux (région en Normandie).
5. Si grande qu'on ne peut l'exprimer.

Texte 2 Plus rien à se dire, p. 287

Après avoir raconté des souvenirs d'enfance, la narratrice évoque la distance de plus en plus grande qui sépare le père de sa fille adolescente. Tous deux comprennent qu'ils font désormais partie de deux mondes distincts.

Une complicité me liait à ma mère. Histoires de mal au ventre mensuel, de soutien-gorge à choisir, de produits de beauté. Elle m'emmenait faire des achats à Rouen, rue du Gros-Horloge, et manger des gâteaux chez Périer, avec une petite fourchette. Elle cherchait à employer mes mots, flirt¹, être une crack², etc. On n'avait pas besoin de lui.

La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas *discuter*. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances, j'étais sûre qu'il était légitime de vouloir le faire changer de manières.

10 Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille.

Un jour : « Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre. »

Le reste du temps, il vivait patiemment. Quand je revenais de classe, il était assis dans la cuisine, tout près de la porte donnant sur le café, à lire *Paris-*

15 *Normandie*³, le dos voûté, les bras allongés de chaque côté du journal étalé sur la table. Il levait la tête :

– Tiens voilà la fille.

– Ce que j'ai faim !

– C'est une bonne maladie. Prends ce que tu veux.

20 Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplatissant régulièrement la terre retournée.
J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.

Annie Ernaux, *La Place*, © Éditions Gallimard.

1. Séduction, drague (*familier*).
2. Être très compétent (*familier*).
3. Journal quotidien régional diffusé en Normandie.

Texte écho Éribon, *Retour à Reims*, 2009, p. 288

Retour à Reims est un ouvrage autobiographique : son auteur revient à Reims après la mort de son père et retrace l'histoire de sa famille en mêlant l'expression de l'intime et l'analyse sociologique.

Quand j'essaie de réfléchir, je me dis que je ne sais pas grand-chose de mon père. Que pensait-il ? Oui, que pensait-il du monde dans lequel il vivait ? De lui-même ? Et des autres ? Comment percevait-il les choses de la vie ? Les choses de sa vie ? Et notamment nos relations, de plus en plus tendues, puis de plus en plus distantes, puis notre absence de relations ? Je fus stupéfait, il y a peu, d'apprendre que, me voyant un jour dans une émission de télévision, il s'était mis à pleurer, submergé par l'émotion. Constater qu'un de ses fils avait atteint à ce qui représentait à ses yeux une réussite sociale à peine imaginable l'avait bouleversé. Il était prêt, lui que j'avais connu si homophobe, à braver le lendemain le regard des voisins et des habitants du village et même à défendre, en cas de besoin, ce qu'il considérait comme son honneur et celui de sa famille. Je présentais, ce soir-là, mon livre *Réflexions sur la question gay*, et, redoutant les commentaires et les sarcasmes¹ que cela pourrait déclencher, il avait déclaré à ma mère : « Si quelqu'un me fait une remarque, je lui fous mon poing dans la gueule. »

Je n'eus jamais – jamais ! – de conversation avec lui. Il en était incapable (du moins avec moi, et moi avec lui). Il est trop tard pour le déplorer. Mais il y a tant de questions que j'aimerais lui poser aujourd'hui, ne serait-ce que pour écrire le présent livre. Là encore, je suis étonné de lire cette phrase dans le récit de Baldwin : « À sa mort, je m'aperçus que je ne lui avais pour ainsi dire jamais parlé. Quand il fut mort depuis un certain temps, je commençai de le regretter.

Didier Éribon, *Retour à Reims*, © Librairie Arthème Fayard, 2009.

1. Moqueries.

Texte 3 L'imminence, p. 289

La Place commence et s'achève sur la mort du père : à la fin de l'œuvre, l'auteure mêle le récit des jours précédant cette mort et une réflexion sur l'écriture.

Il aimait de plus en plus la vie.

Plusieurs mois se sont passés depuis le moment où j'ai commencé ce récit, en novembre. J'ai mis beaucoup de temps parce qu'il ne m'était pas aussi facile de ramener au jour des faits oubliés que d'inventer. La mémoire résiste. Je ne pouvais
5 pas compter sur la réminiscence¹, dans le grincement de la sonnette d'un vieux magasin, l'odeur d'un melon trop mûr, je ne retrouve que moi-même, et mes étés de vacances, à Y. La couleur du ciel, les reflets des peupliers dans l'Oise toute proche, n'avaient rien à m'apprendre. C'est dans la manière dont les gens s'assoient et s'ennuient dans les salles d'attente, interpellent leurs enfants, font
10 au revoir sur les quais de gare que j'ai cherché la figure de mon père. J'ai retrouvé dans des êtres anonymes rencontrés n'importe où, porteurs à leur insu² des signes de force ou d'humiliation, la réalité oubliée de sa condition.

Il n'y a pas eu de printemps, j'avais l'impression d'être enfermée dans un temps invariable depuis novembre, frais et pluvieux, à peine plus froid au cœur de
15 l'hiver. Je ne pensais pas à la fin de mon livre. Maintenant, je sais qu'elle approche. La chaleur est arrivée début juin. À l'odeur du matin, on est sûr qu'il fera beau. Bientôt je n'aurai plus rien à écrire. Je voudrais retarder les dernières pages, qu'elles soient toujours devant moi. Mais il n'est même plus possible de revenir trop loin en arrière, de retoucher ou d'ajuster des faits, ni même de me
20 demander où était le bonheur. Je vais prendre un train matinal et je n'arriverai

que dans la soirée, comme d'habitude. Cette fois, je leur amène leur petit-fils de deux ans et demi.

Annie Ernaux, *La Place*, © Éditions Gallimard.

1. Souvenir vague.
2. Sans qu'ils le sachent

Texte écho Ernaux, *Les Années*, 2008, p.290

Les Années est une œuvre décrite comme une autobiographie impersonnelle. Elle a l'ambition d'entremêler la vie de l'auteure à un flux d'images, de réflexions et de citations qui ont traversé l'histoire de tous. L'extrait montre le début de l'œuvre.

Toutes les images disparaîtront. [...]

[L]es images réelles ou imaginaires, celles qui suivent jusque dans le sommeil les images d'un moment baignées d'une lumière qui n'appartient qu'à elles.

Elles s'évanouiront toutes d'un seul coup comme l'ont fait les millions d'images qui
5 étaient derrière les fronts des grands-parents morts il y a un demi-siècle,
des parents morts eux aussi. Des images où l'on figurait en gamine au milieu
d'autres êtres déjà disparus avant qu'on soit né, de même que dans notre mémoire
sont présents nos enfants petits aux côtés de nos parents et de nos camarades
d'école. Et l'on sera un jour dans le souvenir de nos enfants au milieu de nos petits-
10 enfants et de gens qui ne sont pas encore nés. Comme le désir sexuel, la mémoire
ne s'arrête jamais. Elle apparie¹ les morts aux vivants, les êtres réels à
l'imaginaire, le rêve à l'histoire.

Annie Ernaux, *La Place*, © Éditions Gallimard.

1. Unir par paire.

Étudier un groupement de textes : Père et mère dans les récits à la 1^{re} personne

Texte 1 Rousseau, *Les Confessions*, 1782, p. 291

***Les Confessions*, considérées comme le premier modèle du genre autobiographique, comprennent douze livres, chacun couvrant une partie de la vie de Rousseau. Le Livre I revient sur son enfance.**

Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople, où il était appelé, et devint horloger du sérail¹. Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talents lui attirèrent des hommages. M. de la Closure, résident de France, fut un des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion

5 fût vive, puisque au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mère avait plus que de la vertu pour s'en défendre ; elle aimait tendrement son mari. Elle le pressa de revenir : il quitta tout, et revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme et malade. Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.

10 Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives² étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses : elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : Jean-Jacques, parlons de ta mère ; je lui disais :

15 Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer : et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah ! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi, si tu n'étais que mon

filis ? Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

20 Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le ciel leur avait départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent : mais il avait fait leur bonheur, et fit tous les malheurs de ma vie.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1782.

1. Palais d'un sultan dans l'ancien Empire ottoman.

2. Nerveuses.

Texte écho Maryse Condé, *La Vie sans fards*, 2012, p.292

« Pourquoi faut-il que toute tentative de se raconter aboutisse à un fatras de demi-vérités ? » C'est ainsi que Maryse Condé débute son autobiographie, *La Vie sans fards*, qui vise à détruire les images trompeuses et les mythes séduisants sur sa vie.

Paraphrasant donc Jean-Jacques Rousseau dans *Les Confessions*, je déclare aujourd'hui que *je veux montrer à mes semblables une femme dans toute la vérité de la nature et cette femme sera moi*¹.

D'une certaine manière, j'ai toujours éprouvé de la passion pour la vérité, ce qui, sur le plan privé comme public, m'a souvent desservi². Dans mon récit de souvenirs *Le Cœur à rire et à pleurer – Contes vrais de mon enfance*, je raconte comment ma « vocation d'écrivain », si on peut employer pareils termes, aurait pris naissance. J'aurais environ dix ans. C'était, semble-t-il, un 28 avril, jour de l'anniversaire de ma mère que j'idolâtrais, mais dont le caractère singulier³, complexe et fantasque ne manquait pas de me déconcerter. J'aurais donc élaboré une composition, mi poème mi-saynète⁴, où je me serais efforcée de peindre les multiples facettes de sa personnalité, tantôt tendre et sereine comme brise de mer, tantôt moqueuse et grinçante. Ma mère m'aurait écoutée sans mot dire tandis que je paradais devant elle, vêtue d'une robe bleue. Puis, elle aurait levé sur moi des yeux à ma stupeur remplis de larmes et aurait soufflé :

« C'est ainsi que tu me vois ? »

J'aurais éprouvé à ce moment-là un sentiment de puissance que j'aurais cherché à revivre, livre après livre.

Cette anecdote construite *a posteriori*⁵ me semble parfaitement illustrer ces
20 involontaires (?) tentatives d'embellissement que je dénonce.

Maryse Condé, *La Vie sans fards*, avant-propos, © J.-C. Lattès, 2012.

1. Condé réécrit le très célèbre préambule des *Confessions* de Rousseau : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. »
2. M'a souvent nui.
3. Étonnant.
4. Courte scène comique au théâtre.
5. Après les faits.

Texte 2 Proust, *Du côté de chez Swann*, 1906, p. 293

À la recherche du temps perdu est un roman en sept tomes, largement inspiré par la vie de l'auteur, écrit de 1906 à 1922, sur le passage du temps et la mémoire. Dans *Du côté de chez Swann*, le premier tome, le narrateur raconte son enfance.

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline
5 bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après
10 m'avoir embrassé, elle ouvrait la porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession¹ qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le
15 besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie² pour une

20 communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de
m'endormir.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1906.

1. Compromis, effort.
2. Chez les catholiques, petite rondelle de pain distribuée par le prêtre pendant la messe et qui symbolise le corps du Christ.

Texte 3 Perec, *W ou le Souvenir d'enfance*, 1975, p. 294

***W ou le Souvenir d'enfance* est un double récit : le roman est construit une alternance entre une fiction décrivant une société fasciste d'une part et, d'autre part, une autobiographie dont est extrait le passage suivant.**

Le projet d'écrire mon histoire s'est formé presque en même temps que mon projet d'écrire. Les deux textes qui suivent datent de plus de quinze ans. Je les recopie sans rien y changer, renvoyant en note les rectifications et les commentaires que j'estime aujourd'hui devoir ajouter.

5 **Sur la photo le père a l'attitude du père. Il est grand. Il a la tête nue, il tient son calot¹ à la main. Sa capote² descend très bas (1). Elle est serrée à la taille par l'un de ces ceinturons de gros cuir qui ressemblent aux sangles des vitres dans les wagons de troisième classe. On devine, entre les godillots nets de poussière – c'est dimanche – et le bas de la capote, les bandes molletières³**
10 **interminables. Le père sourit. C'est un simple soldat. Il est en permission à Paris, c'est la fin de l'hiver, au bois de Vincennes (2).**

Mon père fut militaire pendant très peu de temps. Pourtant quand je pense à lui c'est toujours à un soldat que je pense. Il fut un peu coiffeur, il fut fondeur et mouleur, mais je ne parviens pour ainsi dire jamais à me l'imaginer comme
15 **un ouvrier (3). [...]**

(1). Non, précisément, la capote de mon père ne descend pas très bas : elle arrive aux genoux ; de plus, les pans sont relevés à mi-cuisse. On ne peut donc pas dire que l'on « devine » les bandes molletières : on les voit entièrement et l'on découvre une grande partie du pantalon.

20 (2). Dimanche, permission, bois de Vincennes : rien ne permet de l'affirmer. La

troisième photo que j'ai de ma mère – l'une de celles où je suis avec elle – a été prise au bois de Vincennes. Celle-ci, je dirais plutôt aujourd'hui qu'elle a été prise à l'endroit même où mon père était cantonné⁴ ; à en juger par son seul format (15,5 x 11,5 cm) ce n'est pas une photo d'amateur : mon père, dans son uniforme quasi neuf, a posé un des photographes ambulants qui font les Conseils de révision, les casernes, les mariages et les classes en fin d'année scolaire.

(3). Mon père est venu en France en 1926, quelques mois avant ses parents David et Rose (Rozja). Il avait été auparavant mis en apprentissage chez un chapelier de Varsovie. Sa sœur aînée, Esther (qui depuis m'a adopté), était déjà à Paris depuis cinq ans et il a vécu chez elle, rue Lamartine, pendant quelque temps, apprenant, avec, paraît-il, une grande facilité, le français. Le mari d'Esther, David, travaillait dans une maison de perles fines et il n'est pas impossible qu'il ait proposé à mon père de travailler dans la bijouterie. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Rose, femme d'une grande énergie, a ouvert un petit magasin d'alimentation et que mon père a été son commis : c'est lui qui allait, la nuit, chercher les marchandises aux Halles.

Georges Perec, *W ou le Souvenir d'enfance*, © Éditions Denoël, 1975.

1. Sorte de béret militaire.
2. Manteau militaire.
3. Ruban qui entoure les mollets de la cheville au genou, porté surtout par les militaires.
4. Installé dans un lieu particulier par l'armée.

Texte 4 Chalandon, *Profession du père*, 2015, p.296

Roman personnel, *Profession du père* montre un narrateur, Émile, qui reste longtemps sous l'emprise de son père mythomane et violent. À la fin du roman, Émile, en présence de sa femme Fadila et de son fils Clément, apprend que son père, devenu dément, va mourir.

Clément a abattu le cerf-volant aux premières gouttes de pluie. Fadila tournoyait sur la plage, bras écartés, en chantant. J'ai envié son bonheur, relevé mon col de veste. Elle a couru vers moi, passé son bras autour de mon épaule. Notre fils jouait avec les vagues, évitant l'eau, la mousse, courant sur les galets.

5 Et puis ma mère a appelé. « Parents » inscrit sur l'écran de mon téléphone.

– Tu ne réponds pas ?

Non. Je savais. Depuis le matin je savais. J'avais dormi avec la peur. Je n'avais pas aimé l'aube. Toute la journée, j'ai attendu un mot d'elle. Je n'avais pas appelé la semaine dernière.

10 – *Il dort toujours.*

M'avait-elle dit sur le répondeur.

Il refusait de s'alimenter, de boire. Il était nourri par sonde, attaché toutes les nuits. Il avait maigri. Cheveux plaqués par la sueur, mauvaise barbe blanche.

– *Affreux, affreux...*

15 Disait ma mère.

Je lui ai laissé quelques minutes pour délivrer son message. Lorsque nous sommes arrivés sur le trottoir, ma femme m'a regardé.

– Prends ton temps, m'a-t-elle dit.

J'avais le téléphone à la main. Je n'osais ni appuyer sur la touche ni le porter à

20 mon oreille. Je savais la voix fébrile qui m'attendait.

Clément était fatigué et heureux. Le vent avait fouetté ses joues. Il est entré dans l'hôtel avec sa mère, est ressorti en courant. J'étais resté sur le trottoir.

– Clément, laisse papa. Il nous rejoindra, a lancé Fadila.

Mon fils m'a regardé. Il a hésité un moment. Sa mère, son père ? Il a couru vers
25 moi, cerf-volant dans les bras. Il m'a embrassé, dressé sur ses pointes de pied.

– Je t'aime, a murmuré mon fils.

Son petit mot du soir. Celui que je lui répète trois fois chaque nuit depuis qu'il est né, avant que ses yeux ne se ferment.

J'ai sorti mon inhalateur¹ de mon blouson. J'ai aspiré un grand coup.

30 – *Mon fils, c'est moi. Je viens de recevoir un coup de fil de l'hôpital. Ils m'ont demandé d'apporter un pantalon et une chemise, alors je comprends très bien que c'est la fin. Voilà, c'était pour te dire ça.*

Il était 18 h 41.

À 23 h 31, mon père a réclamé la présence du général de Gaulle.

35 Il a aussi demandé qu'on lui retire ses sangles.

Il a juré qu'il serait sage.

L'infirmière a libéré ses poignets et ses chevilles pour la nuit.

Il est parti le lendemain, à 6 h 20.

Mort de rien, comme ça.

40 Le cœur qui renonce.

Sorj Chalandon, *Profession du père*, © Éditions Grasset et Fasquelle, 2015.

1. Appareil qui permet d'absorber un médicament gazeux contre l'asthme.